

ENCARNACIÓN MEDINA ARJONA

*Université de Jaén*

## SAINTE IVRESSE

Ce souffle épura la tendresse  
Qui coulait de mon chant plaintif  
Et répandit sa sainte ivresse  
Sur le pauvre et sur le captif  
Et me voici louant encore  
Mon seul avoir, le souvenir,  
M'envolant d'aurore en aurore  
Vers l'infinissable avenir<sup>1</sup>.  
Marceline Desbordes-Valmore,  
« L'âme errante », 1860.

« *L'*ivresse de Noé » (fresque, entre 1508 et 1512) de Michel-Ange : une main qui signale, une invitation à voir, une toile pour cacher... Au plafond de la chapelle Sixtine, une expression de l'ivresse créatrice, peut-être, de la diversité des langues, de l'indéfinissable besoin de sortir de soi vers le monde. Un frère, Cham, invite les deux autres à vérifier la nudité du père, son ivresse, sa dimension animale. Le comportement des frères Sem et Japhet qui couvrent, en faisant attention de ne pas se retourner, le père dénudé, montre le besoin du non-vu, du non-dit. Cham veut montrer, dévoiler, inquiéter, comme Michel-Ange, l'artiste. Qui est donc plus sobre de ses quatre personnages ? Le père, Noé, ivre de ne rien savoir sur le

<sup>1</sup> Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies*, préface d'Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, 1983, p. 215.

vin ; les frères, entre le regard et le silence ; le personnage à droite, piochant peut-être une tombe ? Ne serait-ce par hasard Michel-Ange le plus ivre de tous ? L'ivresse artistique ne serait-elle pas un va-et-vient entre ce qu'on peut montrer et ce qui doit être caché, entre ce qui est dit et ce qui sera toujours en secret, entre la jeunesse des frères et la vieillesse de Noé, entre ce qu'on vit et cet infini qui est à venir ? Voir double, voir le double, duplication du réel, l'artiste aussi perçoit double. Il montre de l'index, comme Cham ; il est dans la dissolution du soi et jouit de tous ses sens, comme Noé.

« Enivrez-vous »<sup>2</sup>, disait Baudelaire. « Il faut être toujours ivre, tout est là ; c'est l'unique question ». « Mais de quoi ? De vin, de poésie, ou de vertu à votre guise, mais enivrez-vous ! [...] l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous ; enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise »<sup>3</sup>.

Tout ce qui fuit est ivresse, tout ce qui est temps, mouvement, mémoire et parfum. Parce que l'ivresse est le début, le premier mot d'un poème, l'ébauche vive d'un tableau, le premier frisson d'un amour, le départ vers l'infini, vers la création.

<sup>2</sup> Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris, Petits poèmes en prose*, XXXIII, in *Ceuvres complètes*, texte établi, annoté et présenté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975-1976, 2 vol., I, 1975, p. 337.

<sup>3</sup> *Ibid.*

Les fils de Noé se sont installés en différents endroits donnant lieu à la différenciation selon les langues. Le déluge avait fait là aussi intervenir une césure, puisque, après le déluge, l'humanité va se différencier et parler plusieurs langues. Entre Genèse 9 et 11, la Bible hébraïque a conservé trois récits : Gn 9,18-27 (« L'ivresse de Noé ») qui introduit une séparation et une hiérarchisation parmi les fils de Noé ; Gn 10 (« La table des nations ») et, en Gn 11,1-9, l'histoire de la « Tour de Babel ». Dès le moment où les descendants de Noé se multiplient sur la terre, chaque nation avec ses différents clans possède sa propre langue. D'emblée la liste des peuples dépeint la diversité des peuples et de leurs langues comme quelque chose de « normal » inscrit dans l'ordre fondateur, mais le contexte souligne cependant les différences entre les peuples et qui comprend la diversité des langues comme une sanction divine.

Il est nécessaire une méthode unique pour se comprendre ; l'ivresse. Sans protections de la langue de dieu, sans la protection d'une muse, l'ivresse est le point de départ, ce qui aide l'artiste à aller vers l'écriture qui parle en vérité face à l'idée que l'ivresse est une évasion du poète, il s'agit d'une méthode pour arriver à l'autre, au monde, pour se libérer d'un moi faux. S'il y a la faculté du langage, il y a aussi « l'étrange faculté de *vous fumer* »<sup>4</sup> (« Le Poème du Hachisch »), une méthode poétique qui s'apparente à l'ivresse et qui entraîne le poète à se perdre dans le sujet, dans la mer vaste comme l'univers. Le bateau ivre de Rimbaud perdu dans la bleue chevelure de Baudelaire ; Proust perdu dans l'ivresse d'un parfum, une mémoire, un temps perdu. « Mais un autre courant d'idées vous emporte ;

<sup>4</sup> Charles Baudelaire, *Paradis artificiels*, « Le Poème du Hachisch », in *Œuvres complètes*, I, cit., p. 420.

il vous roulera une minute encore dans son tourbillon vivant, et cette autre minute sera une autre éternité. Car les proportions du temps et de l'être sont complètement dérangées par la multitude et l'intensité des sensations et des idées. On dirait qu'on vit plusieurs vies d'homme en l'espace d'une heure ».

Être un bateau ivre dans les vagues, les vents, les étoiles, les oiseaux, les horloges, c'est prendre le chemin de la poésie. L'ivresse fait disparaître le *moi*, voguant vers la vaporisation (*Mon Cœur mis à nu*), la rencontre de l'autre dans la langue ; l'ivresse fait disparaître le *nous*, voguant vers la concentration, la différenciation par rapport aux autres. L'ivresse poétique rimbaldienne, comme celle de Baudelaire, est une méthode. Il faut vivre perpétuellement dans l'ivresse pour écrire, même si en fin de compte, cela fait mal : « Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! » (*Le Bateau ivre*). Le moi disparaît avec l'ivresse esthétique, mais finalement la souffrance disparaît avec lui ; dissolution du sujet, identification au monde infini : l'ivresse intellectuelle nous rapproche de Noé.

L'ivresse rimbaldienne est une méthode attachée à l'eau et plus forte que l'alcool. C'est le besoin de mensonges, ivresse de poésie qui va de la vaporisation à la concentration baudelairiennes ; du temps perdu au temps parfumé de Proust. Les bateaux ivres s'agitent sur toutes les mers, se fondent sur tous les rochers, ils portent en eux les vents des dieux, les étoiles de Paris, les nuages du Sud, les oiseaux des Amériques, les grandes horloges des tours qui sonnent pour tous. Mais surtout, le bateau ivre porte à toutes les Péninsules la musique d'une « Martinée d'ivresse » : « Ô mon Bien ! Ô mon Beau ! Fanfare atroce où je ne trébuche point ! chevalet féerique ! Hourra pour l'œuvre inouïe et pour le corps merveilleux, pour la première fois ! Cela commença sous les rires des enfants, [...] cela finit

par une débandade de parfums. [...] Petite veille d'ivresse, sainte ! quand ce ne serait que pour le masque dont tu nous as gratifié. Nous t'affirmons, méthode ! » (*Illuminations*, 11).

Ivresse poétique qui nous laisse plus sourds « que les cerveaux d'enfants » pour, dès lors, nous « baign[er] dans le Poème / De la mer, infusé d'astres », et voir quelquefois « ce que l'homme a cru voir ! » lorsque « d'ineffables vents m'ont ailé par instants » (Arthur Rimbaud, *Poésies*).

L'ivresse littéraire de Baudelaire : « Mon ivresse en 1848. De quelle nature était cette ivresse ? Goût de la vengeance. Plaisir naturel de la démolition. Ivresse littéraire ; souvenir des lectures » (*Mon Cœur mis à nu*, Section 7). L'ivresse littéraire baudelairienne est faite de lectures, de souvenir du dieu de Sem, et de la mémoire du désir de Cham. Elle se présente également comme « Ivresse d'humanité ; grand tableau à faire, dans le sens de la charité, dans le sens du libertinage, dans le sens littéraire, ou du comédien » (*Mon Cœur mis à nu*, section 16), c'est-à-dire comme projet, départ pour le travail, besoin de « vaporisation ». Il s'agit de la même méthode dont parlait Rimbaud.

En 1877, la musique continue à parler d'ivresse : « Que ta voix parle encore ! / Dis-moi qu'à Dalila tu reviens pour jamais ! / Redis à ma tendresse / Les serments d'autrefois, ces serments que j'aimais ! / Ah ! réponds à ma tendresse ! / Verse-moi, verse-moi l'ivresse ! » (« Mon cœur s'ouvre à ta voix », *Samson et Dalila*, Camille Saint-Saëns). Toujours la sainte ivresse demander en oraison.

Ivresse fondatrice de Noé qui entraîne avec elle la malédiction de Canaan (Genèse 9,20-27) et la diversification des langues ; ivresse amoureuse suppliée par Dalila ; ivresse sainte de Rimbaud, ivresse d'humanité de Baudelaire... Tout est là après « l'ivresse » de Michel-Ange : l'ivresse est le travail de l'artiste.